

Moebius

Présentation

Robert Giroux

La critique
Number 72, Spring 1997

URI: id.erudit.org/iderudit/14781ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Giroux, R. (1997). Présentation. *Moebius*, (72), 5–11.

Tous droits réservés ©, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

Présentation

La revue *Mœbius* et les éditions Triptyque ont toujours laissé aux journalistes littéraires le bénéfice du doute quant à leur intégrité, leur bonne volonté aussi — parce que les attaché(e)s de presse ne sont surtout pas des gens de tout repos — et, enfin, leur compétence. Le journaliste y va de ses *opinions* et il s'efforce de les défendre avec conviction, autant que faire se peut. Il fait son métier consciencieusement, avec les risques d'erreurs d'évaluation que peuvent provoquer la masse de livres qu'il reçoit et la rapidité avec laquelle il doit travailler.

Qu'on le veuille ou non, le critique est un personnage indispensable pour un livre, et surtout pour un livre dit littéraire. Il est là pour en parler, en manifester l'existence, l'intérêt ou la platitude. Sans cette sanction, le livre passe inaperçu et tombe rapidement dans la radote publique ou l'oubli le plus profond. Le critique lui confère donc un statut. Sa lecture a l'arbitraire de sa fonction, mais cet arbitraire est incontournable. C'est donc dire l'importance du pouvoir qu'il possède et, par conséquent, le souci qu'il doit avoir d'occuper ce *poste* avec le plus d'intelligence possible.

Il est toutefois navrant de constater que l'éthique professionnelle ne guide pas toujours le travail des chroniqueurs de livres. On se demande souvent qui ou quoi ils veulent servir. Ils confondent sans vergogne critique et promotion, lecture et «plogue» publicitaire. Les vedettes en profitent, mais le métier de critique, lui, quelle tête a-t-il? Il se trouve relégué à un simple rôle de promotion, sans plus, et pire encore, de publiciste, ce qui lui enlève par le fait même tout sérieux, toute crédibilité et tout intérêt.

Le but du présent numéro de *Mœbius*, préparé par Marc Vaillancourt, est de rappeler le rôle impor-

tant qu'occupe le discours critique dans la pratique culturelle d'une communauté.

Que penser de l'expression aujourd'hui devenue courante dans le milieu du journalisme littéraire: un livre *très attendu*, ou tout simplement un livre *attendu* lorsque le superlatif semble exagérer?

Depuis que l'école n'est plus garante de la qualité ou de l'intérêt des livres, ce sont les médias de communication qui donnent le ton ou l'heure de ce qui mérite d'être lu. En effet, depuis une trentaine d'années, le milieu culturel cultivé — entendons scolarisé, c'est-à-dire qui est structuré et travaillé par les valeurs et les rituels entretenus et véhiculés par les appareils institutionnels de l'École — le milieu culturel cultivé donc s'est fait damer le pion par le monde ou la dynamique des médias de grande consommation, c'est-à-dire les médias qui rejoignent rapidement, facilement et efficacement un très grand nombre de personnes (auditeurs, spectateurs), tant sur les plans local, national qu'international.

On parle parfois des publics. Ces publics étaient autrefois plus faciles à identifier, à sérier. Aujourd'hui, ils sont mêlés, malaxés par la machine médiatique qui les rejoint tous en même temps en une sorte de rumeur *entendue* de tous. Le jeu des médias consiste tout simplement à amorcer ou à entretenir la rumeur. Le journal imprimé, la chronique radiophonique et l'émission de télévision s'épaulent sans même chercher à le faire nécessairement, et mettent en lumière certains titres, laissant dans l'ombre et le silence la plus grande partie des autres titres, lesquels circulent pourtant eux aussi en librairie et ailleurs. C'est véritablement le modèle du show-business qui s'est imposé petit à petit jusqu'à devenir la norme. Qui ne s'y conforme pas se trouve exclu ou privé de parole, donc de sens, et par le fait même d'existence.

Soyons concrets, donnons des exemples un peu anciens. Au cours de l'hiver 1995, Yolande Villemaire faisait un retour *inattendu* après cinq ans de silence. La revue *Lectures* lui consacre alors sa page couverture, *Le Devoir* sort ses grandes photos, rappelle l'existence des gourous, l'Inde étant à l'exotisme ce

que l'Occident est à la révision de ses valeurs. Pierre Gobeil revenait, lui, du Viêtnam, et son journal de voyage, publié aussi à l'Hexagone, semblait devoir servir à faire encore davantage lever la pâte. Petit à petit, l'affaire est devenue un événement... littéraire.

Autre retour, toujours à l'hiver 1995, celui de la vedette déchu(e) que semblait être devenu Christian Mistral; là encore, les médias l'ont laissé s'enliser, braquant les projecteurs sur sa personne plutôt que sur son personnage, sur le batteur de femmes plutôt que sur l'écrivain de talent qu'il est. Jean Larose devait rire dans sa barbe. Rappelez-vous sa boutade: pour faire de la télévision, ou du moins de la critique littéraire à la télévision, ce n'est pas de l'intelligence que l'on a d'abord besoin... laissant entendre qu'il n'est surtout pas nécessaire d'être intelligent pour faire du *bruit* autour de certains livres qui paraissent. Et Jean Larose de devenir celui qui fait sourire les journalistes, qui multiplie entre eux les clins d'œil de connivence, et qui en redemandent.

Marie Laberge a aussi trouvé l'art de faire monter les enchères aussitôt qu'elle annonce un nouveau titre, comme si elle venait combler un vide inconfortable. Idem chez Chrystine Brouillet. Il est vrai qu'entre deux livres, on l'invite souvent à venir bavarder de choses et d'autres; on nous habitue ainsi à sa présence, elle s'inscrit tout naturellement dans la rumeur «culturelle». Elle est donc quelqu'un d'*attendu*, quelqu'un qui n'étonne plus lorsqu'il survient. C'est plutôt son absence qui étonnerait! Et que dire de Gilles Archambault qui occupait mille et une places: le matin à *CBF Bonjour*, le week-end au *Devoir*, intervieweur au Salon du livre de Montréal, peut-être éditeur et assez souvent membre de jurys de bourses ou de subventions. Mais il est si modeste qu'on ne saurait lui en faire reproche. Et l'on n'apprendra rien à personne en rappelant la connivence à la SRC entre Denise Bombardier (qui publie au Seuil), Lise Bissonnette (qui publie chez Boréal) et l'émission *Sous la couverture* (qui sollicite les livres de Triptyque mais qui n'en fait jamais rien). Et que dire de Danièle Bombardier qui ne semble s'intéresser qu'aux fictions de Boréal et d'Actes Sud. On

n'apprend rien, mais on voit plus clair, on arrive même à s'en amuser, et il est toujours bon de le rappeler quand le talent d'un auteur ou l'intérêt d'un livre semblent se mesurer à la place qu'ils occupent dans les vitrines médiatiques. À ce compte-là...!

Ailleurs, c'est-à-dire à côté puisque les discours empruntent des circuits qui sont presque toujours les mêmes, on essaie de nous convaincre que Plume est un écrivain, après avoir accepté qu'il puisse être un chansonnier et même un peintre. En effet, il écrit des fictions. Et que dire de ces universitaires qui nous assurent que Meunier est un grand écrivain québécois, et non un simple *effet* télévisuel!

On comprend mieux pourquoi il faut exhiber la photo de l'auteur plutôt que la couverture du livre, pourquoi Christiane Charette s'intéresse à la personne plutôt qu'à ce que cette dernière peut bien avoir écrit, pourquoi on interviewe souvent les mêmes — tout au plus une trentaine —, toujours ceux-là mêmes dont on a la certitude qu'ils ont du bagou, la parole facile, qu'ils ont des activités un peu partout — pensons aux frères Fournier —, qu'ils peuvent parler de source de n'importe quel sujet... Homier-Roy interroge Stéphane Bureau, Bazzo invite Homier-Roy, *Fa si la chanter* mise sur des gens connus des téléspectateurs, Archambault interviewe André Major, Petrowski cherche de temps à autre à miner la bonne entente cordiale mais ne fait, elle aussi, que renforcer le spectacle quasi incestueux...

Il n'y a donc plus beaucoup de place pour la curiosité, la nouveauté, la découverte. On devrait s'inspirer parfois de la section «musique» du journal *Voir*. On nous en met plein la vue avec les nouveaux groupes, les nouveaux disques, les catégories musicales découpées en tranches d'oignon, etc. Laurent Saulnier n'a pas toujours le monopole du jugement de goût, bien sûr, mais son enthousiasme et son plaisir contaminent agréablement ses textes. Il existe pourtant des moments de bonheur, des bonheurs de lecture ou d'écoute. Quand elle arrive à se passer de Pierre Bourgault — lui aussi frappé par ce virus des médias, et non seulement par un infarctus —, Marie-France Bazzo interviewe à merveille Bruckner à pro-

pos de *La tentation de l'innocence*, laisse Laurent Laplante nous parler avec liberté et intelligence des livres qu'il découvre au fil de la semaine. Autre lueur d'intelligence: Francine Bordeleau qui coince Jean Larose dans *Lettres québécoises* et qui rend hommage au courage et à la rigueur de Robert Yergeau qui analyse le jeu de la chaise musicale des prix littéraires au Québec. Ces moments de lucidité mettent un baume sur la moue navrante que provoque la lecture de la chronique des livres de *Châtelaine*, pour ne prendre que cet exemple, d'autant plus navrante que les lectrices de ce magazine sont très nombreuses et constituent un lectorat très important. On se met à regretter la plume et la vision de Madeleine Ouellette-Michalska à une époque plus «critique» que ne l'est l'actuelle (non, je n'ai pas écrit *l'actualité!*).

Vivement aussi la plume de Pascale Navarro en dépit de certains partis pris discutables. Sa vigueur est incontestable; cette vigueur peut aussi provenir ou être alimentée par la qualité de la musculature de l'ensemble du journal. En effet, *Voir* est perçu à Montréal — et peut-être aussi à Québec — comme un périodique hebdomadaire branché! La tâche n'est pas facile. Et la tenue éditoriale est d'une assez bonne qualité: le journal est proche de l'actualité sociopolitique, ses articles sont percutants tout en étant parfois assez élaborés, les chroniqueurs défendent des opinions qui ne courent pas toujours les rues, ce qui est un signe de courage (et peut-être la raison de leur succès); ajoutons que *Voir* a développé l'art des titres-calembours avec une efficacité certaine et qu'il réussit à éliminer les coquilles mieux que tous les quotidiens québécois réunis, ce qui est tout à l'honneur des correctrices; enfin, *Voir* est gratuit et circule abondamment entre les mains de «jeunes» qui souhaiteraient être aussi branchés que le journal semble l'être.

Pourquoi le lit-on? Voilà une question qui mériterait une réponse fouillée. Pour le programme des cinémas? La place qu'y occupe le théâtre? Les éditoriaux de Martineau? La chronique musicale de Laurent Saulnier? Les entrevues de personnalités diverses? L'écriture ferme de Pascale Navarro ou de

Marie-Claude Fortin? Bien sûr que Boréal y occupe trop de place. Bien sûr que les éditeurs hésitent — à tort peut-être — à y mettre de la pub. Cette pub permettrait d'ajouter de l'espace consacré aux livres. Il faudrait que Boréal y investisse l'équivalent de la place qu'il y occupe. Comme cela, tous les amateurs de livres y gagneraient.

Il n'est pas question de passer en revue tous les lieux de manifestation de la critique. Il nous faudrait un livre complet et aussi une étude véritable. On ne fait ici que jeter en vrac quelques idées. On n'a pas parlé de *La Presse*, ni du *Journal de Montréal* du côté des quotidiens. Ni de *Spirale* ou encore *Possibles* du côté des périodiques plus pointus. Et encore moins d'une vingtaine d'autres revues rattachées à tel cégep (*Horizons philosophiques*, par exemple) ou telle université (*Voix et images*), etc. Et que dire des nombreuses revues de création qui encouragent aussi la réflexion. Cette diversité et cette richesse devraient pourtant nourrir la rumeur médiatique qui se contente trop souvent de la pauvreté que l'on connaît. Qu'est-ce qui en serait la cause? L'ignorance, l'indifférence, ce serait trop triste! La cote d'écoute, la séduction du grand nombre — c'est là un travers qui est beaucoup partagé. Tenir un micro ou occuper une tribune quelconque commande une éthique. Et cette éthique est faite

a) d'une constante recherche de connaissances, pour un discours documenté;

b) d'un constant besoin de discussions, pour un discours interrogateur, une attitude de remise en question continue de ce qui circule, de ce dont on parle, de ce qui a tendance à prendre toute la place, et, enfin,

c) d'un constant souci de ceux à qui on s'adresse, pour un discours de partage de valeurs, d'échange.

On est bien loin du discours mondain d'une part ou du discours publicitaire d'autre part, n'en déplaise aux créateurs de modes ou aux vendeurs de porte à porte. Le micro que tient le critique ou la tribune qu'il occupe peuvent aujourd'hui être si puissants qu'il devrait nous en faire profiter. Sa capacité d'ani-

mation est si grande que seule une éthique professionnelle peut être garante de l'attention qu'il mérite, qu'on lui accorde. C'est sa parole qui est *attendue* et non pas le livre d'Une telle ou d'Un tel. Nier cette attente, c'est nier le rôle de la critique. Nier cette attente, c'est la réduire à l'animation, à l'amusement, au loisir, quand ce n'est pas à la publicité. C'est aussi nier l'importance même de son lecteur ou de son auditeur.

* * *

Les textes qui sont ici rassemblés par Marc Vaillancourt couvrent un vaste éventail de pratiques de discours. Les mécanismes de la critique sont observés dans les domaines de la littérature de fiction, certes, mais aussi des arts plastiques, de la danse, de la musique, de la vidéo, de même que chez les intellectuels — que l'on ne confond pas avec les écrivains. Dans l'ensemble, le rôle de la critique et ses lieux d'exercice sont jugés importants, pour ne pas dire indispensables; quand on la dénonce, c'est plutôt le fait qu'elle est trop souvent mal servie par des agents qui font mal leur travail. Les articles sont accompagnés de quelques textes de fiction, le plus souvent des poèmes, lesquels ont été inspirés par le thème que couvre le présent numéro de *Mœbius*.

Les thèmes des numéros à venir: le silence, le mensonge, les contes urbains, le chagrin d'amour, l'ethnie, un hommage à Gaston Miron, un autre à Josée Yvon — les poètes ne se ressemblant pas tous —, le père, etc. Faites-nous aussi part de vos suggestions et de vos commentaires.

Robert Giroux

